

Chapitre 43

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?
(Alexis PIRON)

Oserai-je avouer que je fus moi-même bien souvent victime des préjugés qui entouraient la personne du Roi ? Le moindre ragot, la plus petite rumeur me mettaient l'âme en déroute. Je ne crois pas que je doutais alors vraiment de Sa Majesté, mais comme un enfant crédule j'avais besoin de me faire aussitôt rassurer par Elle. Quelle patience fut la Sienne, d'endurer ainsi continuellement sans se fâcher mes stupides et aveugles « remontrances » !

A ce propos, il me souvient d'une discussion que j'eus l'année suivante avec le Roi. J'avais eu vent de rumeurs infâmes (une fois de plus) sur certain « harem » entretenu par Sa Majesté dans une petite maison de ce quartier de Versailles qu'on appelait alors le Parc-aux-Cerfs et où il n'était pas un seigneur de la Cour qui n'entretînt en cachette une ou plusieurs *petites-mâîtresses*. Jacob Heselmann, avec qui j'en avais parlé, m'avait conseillé, avant de juger, de m'en ouvrir tout crûment à Louis XV. Je le fis.

Le Roi me laissa détailler tous ces ragots puis, à ma grande surprise, il éclata franchement de rire, ce qui était assez rare chez lui.

- Voyons, Clair, tu ne vas pas accorder de créance à des histoires pareilles ! Sais-tu qu'il y a en Angleterre des gens que l'on paye exprès pour les inventer ? Et ce que les Anglais ne parviennent pas à imaginer d'assez sale, mes courtisans s'en chargent, crois-moi ! D'autant plus furieusement qu'il s'agit ici de compromettre aussi Madame de Pompadour, que l'on voit assez bien en mère maquerelle, après l'avoir grimée en putain.

- Mais, sire, il ne saurait y avoir de fumée sans feu...

- Mon pauvre ami ! N'as-tu pas lu ce que Monsieur de Voltaire a écrit, il y a cinq ou six ans je crois, sur les « mensonges imprimés », quand il s'est attaqué à de faux Mémoires parus du Cardinal de Richelieu ? C'est édifiant, je t'assure ! Je n'aime pas ce philosophe, Dieu sait, et tous les panégyriques qu'il écrira de moi n'y changeront rien, mais là je dois dire que j'ai dévoré son opuscule. Il y parle d'un tas de sottises imprimées, prétendument historiques ou résolument graveleuses, et dit de Londres que c'est « la ville de l'univers où l'on débite les nouvelles les plus fausses ».

- Comment cela peut-il vous laisser indifférent ? m'indignai-je.

- Cela ne me laisse pas indifférent, loin de là, corrigea-t-il non sans mélancolie. Mais il a bien fallu que j'en prenne mon parti ! Ecoute cela, par exemple : à en croire certains textes parus à Londres, que cite Monsieur de Voltaire, la France et son Roi sont les plus grands barbares d'Europe pour avoir, paraît-il, à la bataille de Fontenoy, chargé leurs canons avec de gros morceaux de verre et de métaux *venimeux* ! Que veux-tu répondre à cela ? C'est enfantin ! C'est risible !

- Les Anglais n'ont jamais digéré leur défaite à cette bataille, voilà tout...

- Si tu veux. On a même écrit, à Londres, des contre-vérités sur Fontenoy : suite à notre victoire, nous aurions sauvagement massacré les Anglais blessés demeurés sur le

terrain - alors que j'ai veillé, au contraire, à ce qu'on en ait le plus grand soin. Qu'importe ce tissu de calomnies ? L'Histoire tranchera, elles finiront aux égouts.

- Mais concernant votre vie privée, sire... Tout ce que l'on raconte sur le Parc-aux-Cerfs vous perd dans l'estime de votre peuple ! Ne vous rappelez-vous pas l'hiver 1750, où il fit de vous Hérode incarné ?

- Qu'y puis-je ? soupira le Roi. Au demeurant, crois-moi, mon peuple préfère sûrement entendre dire que je loge des maîtresses du côté du Parc-aux-Cerfs plutôt que de me savoir, tel mon cousin Orléans, en train de me faire « manualiser » (comme il dit) par une prostituée dans le jardin du Palais-Royal, à deux doigts d'éventuels promeneurs ! L'Histoire tranchera.

- L'Histoire se bâtit sur des documents écrits, sire : *scripta manent* ! Croyez-vous que les historiens du futur, à un siècle d'écart, sauront aussi facilement démêler le vrai du faux, séparer le bon grain de l'ivraie ?

- S'ils sont attentifs et humains, oui.

- Comment cela, sire ?

- Ecoute-moi , Clair. C'est simple : il suffit de savoir compter. Je suis Roi, je suis père, je suis ami. En tant que Roi, j'ai diverses obligations connues, auxquelles tu ajouteras celles, moins connues, de diplomatie secrète. Je fais tout mon courrier moi-même. Je rencontre mes ministres et mes courtisans tous les jours. Je me soumetts à divers rites quotidiens. Je vais aussi à la chasse... Je vois ma famille. Enfin, je suis ami : je descends donc dès que je peux chez Madame de Pompadour, que je ne saurais négliger car sinon elle en aurait bientôt autant d'humeurs noires que moi si bien qu'elle ne me serait plus d'aucune utilité. Ajoute à cela les séances accordées aux peintres, pour mes portraits, à mes médecins, aux essayages de mes bottiers ou de mes tailleurs... Alors dis-moi, Clair : en quel moment de cette existence si bien remplie vais-je trouver le temps d'allumer mon falot, d'enfiler un grand domino noir et de m'en aller rôder vers le Parc-aux-Cerfs, tout en étant rentré à l'heure dite pour préparer son café à ma fille ? Quelle bonne plaisanterie ! De plus, j'aime mes aises, et si j'ai embelli mes appartements ou aménagé mes cabinets ce n'est point pour aller me livrer à des débauches honteuses dans de médiocres logis. Sans compter que si j'avais autant de crapulerie qu'on m'en prête, je pourrais monter un régiment entier avec mes bâtards : c'est loin d'être le cas, je t'assure. Je n'ai tout simplement pas le temps !

Je faillis prendre, à ce moment précis de notre discussion, la liberté de lui recommander ce dont usaient alors tous les amants illégitimes : les fameuses « redingotes d'Angleterre », dont Monsieur de Casanova devait plus tard donner cette jolie définition : *un petit habit d'une peau très fine et transparente* (vous devinez à quelle partie du corps masculin elle était destinée), *sans issue à l'un des bouts et resserré à l'autre par un fin ruban de soie rose*. Mais j'avoue que je m'en abstins prudemment. Après tout, il était assez grand pour savoir ce qu'il avait à faire.

Je repris la discussion sur un plan moins... privé.

- Mais cette maison existe bien, sire... A quoi sert-elle ?

- Voudrais-tu que je misse à la rue les jeunes filles que j'honore ?

- On dit que l'on entretient là-bas pour vous un sérail...

- Un sérail, vraiment ! Mais j'ai tous les jours à ma porte des mères de famille qui viennent me proposer leur progéniture, dans l'espoir que je ferai leur fortune ! Je n'ai aucunement besoin de faire de l'élevage ! Une fois de plus, tu sous-estimes ton Roi, Monclair. Je suis capable de dissimuler à mon Conseil et à l'Europe entière la plus grande part de mes démarches diplomatiques. J'ai soustrait trois ans ma première maîtresse à l'attention de la Cour. Je passe pour impénétrable... Si je faisais dans un endroit comme le Parc-aux-Cerfs ce qu'on dit que j'y fais, crois-moi, mon ami, personne n'aurait jamais eu vent de cet endroit. Aussi, laisse dire ! Laisse courir la meute qui ne veut voir en son Roi qu'un beau cerf en rut ! Ils peuvent toujours le poursuivre, celui-là. Ils ne l'auront jamais, car il n'existe pas. Leurs chiens n'en débusqueront jamais la trace ! Je ne suis pas un débauché, tu le sais. Là-dessus, comme je n'en peux mais, eh bien qu'ils croient ce qu'ils veulent !

Après un silence, il s'enquit, taquin :

- Et toi, Clair, es-tu un débauché ? Tu ne me parles jamais de tes conquêtes.

Je rougis jusqu'aux yeux. En effet, cette année-là, en 1758 (j'ai un peu anticipé, une fois de plus), Elisabeth était revenue à la Cour, où elle devait finir ses jours, la pauvre chère, un an plus tard, au grand désespoir de son père - qui ne put même pas compter sur son petit Clair pour le consoler ; après une âpre discussion concernant l'abandon de nos colonies, discussion dont je reparlerai, je m'étais enfin décidé à franchir un grand pas : je m'étais embarqué pour la Nouvelle-France, quelques mois à peine avant que ce nom ne disparût définitivement des atlas de géographie.

L'avant-veille encore, pendant que le Roi était à la chasse, je l'avais rejointe dans son petit appartement et nous avons connu une étreinte fabuleuse. Mais il m'était impossible de souffler mot de ceci à son père, vous en conviendrez. De moi-même j'aurais sans doute fini par lui en parler, mais Elisabeth m'avait fait solennellement jurer le secret.

- Oh ! Moi, sire, répondis-je négligemment, je n'ai pas de gros besoins en ce qui concerne les femmes. Je préfère une seule princesse à un sérail complet. J'aime rêver...

- Je n'ai pas de temps pour la rêverie, moi, riposta-t-il un peu sèchement. Je suis donc bien obligé de me jeter à corps perdu dans la bataille, dès que j'en ai l'occasion.

- Mais je le comprends bien ainsi, Votre Majesté. Il faut ou régner, ou rêver !

- Comme tu dis, répéta-t-il sombrement en écho. Ou régner, ou rêver. Les deux sont incompatibles.

Chapitre 44

bien

les

semble

[En Nouvelle-France] *Les gens de distinction en général ont plus le goût pour l'histoire naturelle et les lettres que dans les colonies anglaises, où l'unique préoccupation de chacun*

Québec, Nouvelle-France - 1756

Philippe Faguerolles, récemment revenu de France, jugeait fort inquiétante la situation de la colonie, sa terre natale.

Le jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, avait déjà effectué deux fois la traversée de l'océan, point tant pour les affaires de son père, qui n'acceptait guère d'ingérence familiale, que pour le plaisir d'aller prendre l'air de la mère-patrie. Tout en aimant la belle rusticité de la Nouvelle-France, il était fort sensible au charme élégant de Paris - et de ses Parisiennes. Comme il avait profité de ces séjours lointains pour rapporter à son père quelques-uns de ces beaux meubles marquetés dont il raffolait, Monsieur Faguerolles avait cru bon de fermer les yeux sur la rude dépense qu'occasionnaient les déplacements de son fils.

Philippe, qui venait d'avoir une discussion assez âpre sur la guerre en cours avec son jeune frère, lequel pensait que l'on devait se rendre aux Anglais sans combattre puisque de toutes façons ils étaient plus forts, plus nombreux et que la France, de toute évidence, n'enverrait plus jamais de renforts, sentait encore la colère lui échauffer la nuque. Il était parti trop longtemps, songea-t-il. Il s'était un peu trop coupé de ses racines. Il avait négligé d'observer de près les tenants et les aboutissants de la guerre coloniale, par frivolité, sans doute ; et il s'en voulait. Ce n'était cependant pas une raison pour laisser dire des horreurs pareilles à son frère cadet !

Il marchait de long en large dans le cabinet de bains, vaguement conscient du trottement de souris de la servante qui, derrière lui, achevait les préparatifs de la toilette du jeune Monsieur : le drap bien lissé dans le *tub* de cuivre ouvragé, l'éponge, le gros morceau de savon, et puis les seaux d'eau brûlante qu'elle montait deux par deux, péniblement, de la cuisine située en dessous, remplissant peu à peu la baignoire, tandis que la pièce, elle, s'emplissait de vapeur, mettant de la buée aux petits carreaux sertis de plomb.

Au bout d'un moment, comme la servante avait disparu et ne revenait pas, Philippe jeta machinalement un coup d'œil au *tub* qui lui parut assez plein. Toujours plongé dans ses pensées, il commença à se déshabiller : ici, il n'avait pas de valet de chambre.

Il jetait à terre le dernier de ses vêtements quand il sentit soudain une présence derrière lui. Il se retourna d'un geste brusque : sur le seuil, un seau d'eau pendu au bout de chacun de ses bras frêles, se tenait non pas Balbine, la grosse rousse qui jusque-là s'était occupée du bain, mais une jeune fille très brune, très menue, dont les pommettes flamboyantes et les grands yeux noirs ne rappelaient strictement rien à Philippe : une nouvelle venue, sans doute.

Elle semblait si raidie par l'effort qu'il eut, l'espace d'une seconde, l'envie irrépressible d'aller la décharger de son fardeau. Puis, se souvenant qu'il était nu, il suspendit son élan et regarda l'enfant dans les yeux, tout en allongeant le bras pour saisir l'ample serviette de toile posée près de lui, sur le dossier de la chaise. Ce qu'il vit, de nouveau, suspendit son geste.

La petite avait les yeux fixés sur son sexe, non pas avec une expression gênée et la

rougeur de circonstance, mais avec une sorte d'émerveillement méditatif qui lui mit à lui, brièvement, le feu aux joues. Quoi ! Cette gamine de treize ans ou quatorze ans, et encore, à peine sortie sans doute de sa forêt, qui le regardait comme aucune femme ne l'avait jamais regardé ! Il plaça vivement sa main devant ses parties intimes et, se détournant avec le plus de naturel possible, s'enveloppa dans la serviette.

Il l'entendit venir jusqu'au tub où, l'un après l'autre, avec une grande lenteur, elle vida ses deux seaux. Elle prenait si bien son temps qu'il sut, avec certitude, sans même la regarder, qu'elle était en train de poursuivre son examen de sa personne, guettant le moindre pouce carré de peau... Avait-elle des instincts luxurieux, si jeune ? Et lui ? N'était-ce pas le désir qui soudain l'envahissait, comme s'il eût été un fieffé débauché ?

- En as-tu fini ? demanda-t-il cassant, sans se retourner.

- Balbine a fait un malaise en redescendant, Monsieur, répondit paisiblement la gamine. Alors Simone m'a demandé de monter les deux derniers seaux en vitesse, avant que tout refroidisse. Seulement c'était très lourd... J'ai eu du mal, dans l'escalier.

- Va, va, c'est bien, bougonna Philippe, pressé de la voir partir.

Quand il eut entendu la porte se refermer, il bondit pour s'en aller claquer le vieux verrou, dont personne ne se servait jamais. Puis, le dos et les deux mains plaqués contre le montant de bois, il baissa les yeux pour regarder, à ses pieds, la corolle blanche de la serviette tombée mollement à terre - corolle barrée par le pistil résolu de son propre sexe dressé.

« Une gamine pareille, songea-t-il, mal à l'aise. Qu'est-ce qui me prend ? »

Il s'approcha du tub et se coula dans l'eau chaude pour y noyer cette importune manifestation de désir. « Elle a la silhouette d'une enfant, du moins pour le peu que j'en ai vu, se dit-il encore, mais ses yeux posés sur moi étaient ceux d'une femme. Comment cela est-il possible ? Ai-je eu une réaction assez naturelle ? Ce serait le comble que ce soit moi qui aie paru choqué ! Je me demande comment Joël aurait réagi, à ma place... »

L'évocation de son frère le ramena à sa colère première et il ne tarda pas à oublier la petite servante - même si, sous l'eau, sa main caressa encore quelque temps son sexe indocile.

Dès que l'eau eut recouvert le corps du jeune maître, Marion détacha son œil du trou de la serrure et, le cœur palpitant, reprit ses seaux le plus doucement possible avant de s'engager dans l'escalier de service. Elle avait fort bien vu le changement de taille qui s'était produit sur les parties intimes de Monsieur Philippe. Cela avait éveillé en elle de vagues émotions, un peu comme quand elle avait retrouvé Tacite, au beau milieu du village indien. Des émotions confuses, mais où dominait curieusement la douleur. Pourquoi la douleur ? s'étonnait-elle, oppressée, en redescendant l'escalier. Il était pourtant beau, Monsieur Philippe, avec toute cette blondeur répandue partout sur son corps ! Pourquoi la douleur, alors ? Elle ne trouvait pas de réponse.

Elle se surprit à souhaiter que l'aîné de la famille ne repartît pas trop vite en voyage,

qu'il restât quelque temps dans la maison de son père où elle, Marion, pourrait le croiser souvent, ne serait-ce que pour étudier cette douleur. Elle sentait qu'elle touchait là aux racines de son être : il fallait qu'elle sache. En même temps, rencontrer et regarder Monsieur Philippe serait loin d'être une corvée. Elle n'avait jamais vu d'homme aussi plaisant à voir. Mais lui ? Qu'en dirait-il, de la croiser souvent ?

Marion ne se faisait pas d'illusion sur sa propre puissance de séduction. Sans doute le jeune maître ne verrait-il jamais en elle autre chose qu'une petite noiraude importune, et c'était dans l'ordre des choses. Alors pourquoi la douleur qu'elle avait ressentie, qui était encore là, d'ailleurs, tapie comme une bête, se doublait-elle d'une sorte d'espérance ?

Elle était arrivée en bas. Elle entendait Simone bougonner. Elle se hâta d'entrer dans la cuisine, remettant à plus tard ces vains examens de conscience.

Chapitre 47

La vie, se disait Marion quelque temps plus tard, était devenue bien plus agréable depuis que Monsieur Philippe était rentré de France.

Pourtant, quelqu'un d'autre, Simone par exemple, aurait pu trouver que c'était le contraire. Monsieur Faguerolles et ses fils ne cessaient de se disputer à propos de la guerre, faisant de leur maison un petit champ de bataille où s'opposaient, comme au-dehors, les intérêts anglais et les intérêts français. Du coup, comme le disait en ricanant la cuisinière, Monsieur le père devait bien regretter d'avoir voulu donner jadis à ses fils une gouvernante anglaise, cette ingrate d'Amy Marson.

- Qui était donc Amy Marson ? s'enquit Marion, que le prénom avait fait tressaillir.

Simone expliqua sans amabilité qu'il n'y avait rien à dire de vraiment intéressant sur Amy Marson, sinon ce qu'elle-même venait d'en dire, à savoir que cette femme avait eu la mauvaise idée d'apporter l'Angleterre dans cette maison et d'y planter ainsi pour plus tard, donc pour maintenant, le germe de la zizanie.

- Elle n'était pas anglaise, corrigea le valet de chambre de Monsieur père, qui dégustait la tasse de thé qu'il descendait toujours prendre à cette heure-ci à la cuisine. Elle était écossaise.

- Cela revient au même, mon pauvre Auguste, laissa tomber la cuisinière. C'est la même île, le même chaudron de sorcières. Tous nos ennuis viennent de là !

A ce moment-là entra dans la cuisine une autre bonne, qui s'exclama, effarée :

- Monsieur Joël reçoit quelqu'un qui parle anglais !

- C'est trop fort ! gronda Simone. Si ce n'est pas pactiser avec l'ennemi ! Ces gens-là coulent nos navires, se taillent des propriétés sur nos terres, et le fils du maître leur prête l'oreille !

- Les Anglais, c'est comme les Français, riposta hardiment une femme de chambre qui avait, un temps, bénéficié des faveurs de Monsieur Joël et qui lui vouait depuis un culte ridicule. Il n'y a pas plus de méchants d'un côté de la Manche que de l'autre.

- Moi je te dis qu'il y en a de plus ! affirma Simone, les poings sur les hanches.

- Bah ! poursuivit la femme de chambre, s'enhardissant. Français, Anglais, est-ce que cela veut dire quelque chose ? Monsieur Joël dit qu'on ne choisit pas davantage sa patrie qu'on ne choisit son sexe. Et que de même qu'on voit des hommes qui ressemblent à des poupées et des femmes qu'on dirait des grenadiers, de même certains Français sont plus Anglais que Français, tandis que parmi les Anglais, eh ben il y en aura qui se sentiront plutôt Français de cœur.

Marion se glissa sans bruit hors de la pièce, tandis que la discussion s'y poursuivait. Elle se rendit sans bruit jusqu'au salon, posa son oreille sur le battant de la porte close et écouta. On n'entendait pas grand-chose... Après un bref regard à droite et à gauche, elle colla son œil au trou de la serrure.

L'Anglais n'avait pas l'air méchant, en effet, constata-t-elle. Un gros homme au teint coloré, aux vêtements sobres (habit brun, gilet paille à pointes, culottes à la bavaroise d'un gris presque blanc, souliers à grosses boucles d'acier), qui parlait sans faire de gestes, alors que Monsieur Joël gesticulait dans tous les sens.

Se décidant brusquement, elle frappa à la porte et entra sans attendre. Faisant une petite révérence rapide, elle s'enquit, l'air innocent : « Monsieur a sonné ? »

- Mais non, s'irrita le cadet de la maison. Où as-tu pris cela ?

- Que veut-elle ? demanda le visiteur, en anglais (Marion comprit très bien ses paroles).

- Je ne sais pas, répondit Monsieur Joël dans la même langue.

- S'il était possible d'avoir un doigt de porto... fit l'Anglais en passant une pointe de langue gourmande sur ses lèvres.

- Va nous chercher un carafon de porto et des verres, ordonna brutalement le jeune homme.

Marion sortit en reculant de la pièce, feignant de fermer la porte mais la laissant en fait très légèrement entrebâillée. Puis elle tendit de nouveau l'oreille, le cœur battant.

Quelques minutes plus tard, un peu pâle, elle entra dans la salle à manger, ouvrait le cabinet de liqueurs et en tirait le carafon demandé ; ensuite, elle prit deux verres dans le buffet et, posant le tout sur un plateau, elle regagna son poste d'écoute. Elle resta encore deux ou trois minutes à tendre l'oreille, puis elle entra.

Les deux hommes lui jetèrent un bref coup d'œil et continuèrent leur discussion sans lui prêter davantage attention, sûrs qu'ils étaient d'être protégés par la barrière de la langue. La jeune fille s'attarda, puis recula doucement jusqu'à la porte, sans sortir. On l'oublia dix bonnes minutes, puis Monsieur Joël, en arpentant la pièce, la vit. « Que veux-tu encore ? » s'écria-t-il, persuadé qu'elle ne venait que d'entrer. « Monsieur a-t-il d'autres ordres ? - Mais non, va, va, ma fille ! »

Elle sortit pour de bon, refermant cette fois la porte. Elle dut attendre que son

émotion soit moins visible pour regagner la cuisine, où la discussion avait enfin cessé, chacun devant vaquer à ses occupations. Elle n'en revenait pas de ce qu'elle avait entendu : même si elle n'avait pas compris chaque mot, manquant parfois de vocabulaire, elle avait saisi l'essentiel...

Monsieur Joël voulait que la Nouvelle-France se vende aux Anglais, ni plus ni moins.

Chapitre 46

Versailles - 1758

Il n'y avait rien que j'aimasse autant que de déshabiller Elisabeth après une fête à la Cour.

Bien sûr, cela n'arriva pas souvent, car nous devions dissimuler aux yeux du monde la vraie nature de notre relation. Mais lorsque je réussissais à tout mettre sur pied nous passions elle et moi une fin de nuit exquise.

Moi qui me croyais le plus perspicace des hommes, à défaut d'être le plus brillant ou le plus spirituel, j'en appris plus long sur mon Roi dans l'intimité de sa fille qu'en vingt ans de service auprès de lui.

En 1758, année où elle revint à la Cour de France, ma fière princesse Elisabeth avait trente et un ans. Elle n'avait jamais été ce qui s'appelle jolie, mais son arrogante majesté me subjuguait absolument. En sa présence, je subissais non seulement son ascendant en tant que femme, mais de surcroît en tant que reine.

Comme elle me l'avait fait remarquer jadis en Espagne, aux premiers jours de notre fougueuse tendresse, son père et elle n'avaient en commun que le sang et une paire de grands yeux noirs. Pour le reste, ils étaient tout à l'opposé. Lui était beau, mais n'avait point vocation à être roi. Elle était laide, mais personne autant qu'elle n'avait vocation à régner. C'était parce que son père avait senti ce talent en elle (et qu'il en concevait une grande fierté) qu'il s'était donné tant de mal pour la tirer de l'obscur recoin de la Cour d'Espagne où elle végétait.

- S'il le pouvait, avait-elle conclu, mi-sérieuse, mi-amusée, il me donnerait le trône de France. Car il sait bien que j'y serais bien plus à ma place que mon triste frère. *Quel dommage, Babette, que tu ne sois pas un garçon !* Voilà ce qu'il m'aura dit et écrit pendant des années.

Ce soir-là, ou plutôt cette nuit-là, car il était près de deux heures, je l'avais recueillie dans mes bras, donc, en grande toilette de cour et, comme j'ai dit, faisant office de femme de chambre, je la déshabillais avec à la fois un soin jaloux et une fureur idolâtre. La mode du siècle était en train de prendre une orientation décisive, simplifiant de plus en plus le costume masculin et accentuant au contraire la richesse des habits de femmes. Peut-on démontrer mieux qu'avec ce fossé qui se creusait doucement (jusqu'à aboutir aux tristes vêtements noirs des hommes de 1822) à quel point le XVIIIe fut le siècle des femmes ?

Elisabeth portait ce soir-là une robe de soie rose Pompadour agrémentée, façon mantille, de dentelle noire, de gros nœuds de velours noirs et d'innombrables perles de jais qui faisaient scintiller l'ensemble. Contrairement à ce qu'on lui avait recommandé,

elle n'avait voulu ni diamants, ni étoffes lamées d'or ou d'argent. « Cela me rappellerait trop la Cour d'Espagne ! » avait-elle dit, accompagnant ces mots d'un froncement de nez.

Comme elle avait eu raison de suivre son propre goût ! Le Roi me confia le lendemain l'immense fierté qu'il avait éprouvée à voir sa fille briller d'une élégance souveraine, laquelle ne devait rien à la fraîche simplicité de sa parure, mais tout à sa majesté naturelle. « Elle éclipsait même de ce point de vue Madame de Pompadour, qui est pourtant la personne la plus royale que je connaisse, » m'avoua-t-il.

Je commençais toujours mon travail de femme de chambre par les souliers. Cette nuit-là, je délivrai ma princesse de deux mignons petits souliers de bal en soie rose rebrodés de noir. Ensuite, sans lui ôter ses bas, je massai doucement ses petits pieds meurtris par les contredanses - en me gardant bien de lui apprendre que j'avais souvent pour son père ce même geste, tendre et délassant (il adorait que je lui frictionne la plante des pieds avant l'heure du sommeil). Enfin, je passai mes mains fiévreuses sous la double épaisseur des jupons pour détacher les bas, poussant hardiment une pointe vers le haut des cuisses, mais sans m'attarder.

Elle soupira de bien-être.

- Ah ! Si je ne t'avais pas connu, mon amour, je serais restée comme toutes mes sœurs une vieille noix fripée, confite en regrets et en dévotion.

- Cela n'est pas très aimable pour Mesdames Numérotées, fis-je d'un ton faussement réprobateur.

- Je ne les aime pas beaucoup, dit-elle avec une moue charmante. Nous n'avons vraiment plus rien en commun depuis longtemps. Et puis, pour moi, il n'y avait qu'Henriette. Elle, au moins, a su adoucir la vie de notre père. Adélaïde ne cherche qu'à la lui empoisonner. Elle est à la fois sottre, brouillonne et vaniteuse. Personne n'est plus facile à manipuler, à part maman, bien sûr, qui avait déjà fait ses preuves de ce point de vue avant même ma naissance. Pauvre papa ! Il n'a vraiment pas eu de chance. Voilà ce qui arrive quand on est marié par raison d'état, ajouta-t-elle sombrement. J'en sais quelque chose.

- Debout, ma jolie princesse. Il nous faut à présent passer aux choses sérieuses. Vous débarrasser de cette robe... Oh ! Cette *engageante* de dentelle noire a un petit accroc au deuxième volant... Est-ce le bouton de diamant d'un prince du sang qui vous l'aurait causé, au cours d'une contredanse ? Je voudrais tant qu'aucun homme de la Cour ne vous touchât jamais !

Elle s'était mise debout, docile, vacillant un peu sous l'effet de la fatigue.

- Aaaaah ! Me voilà en train de bâiller comme une huître, fit-elle, la bouche ouverte. Que tes mains sont douces, mon ami ! Quel homme attentionné tu es ! Comme on juge mieux des cours et du monde quand on a connu la force des passions ! Sans toi, je crois que j'aurais été assez sottre pour condamner Madame de Pompadour aussi aveuglément que mes sœurs le font.

- C'est peu de dire que vous ne la condamnez point, fis-je vivement - j'en étais à dégrafer le triangle richement orné qui garnissait par devant son *corps* (on dirait

maintenant, en 1822, son corset). Vous êtes au mieux avec elle ! On en jase.

- Pourquoi ne serais-je pas au mieux avec elle ? se rebiffa Elisabeth. Elle, au moins, elle se comporte en reine, et non en petite nonne ! Elle est le plus bel ornement de la Cour, donc du Royaume de France. Il n'y a que les Français et ce ratier de Frédéric II pour ne pas s'en apercevoir ! A Parme, et en Italie en général, où l'on a toujours eu un préjugé favorable envers le pouvoir des femmes, on ne cesse de chanter ses louanges. On admire le soutien constant qu'elle apporte au Roi et aux arts. Sans parler de son élégance, copiée dans toute l'Europe ! Ah ! Tu m'as griffé le dos, Clair !

- Mon amour, je ne t'ai pas griffé le dos. Cette agrafe s'en est chargée.

- Je remercie le Ciel tous les jours d'avoir placé une femme pareille, aussi forte, aussi... aussi rayonnante aux côtés de mon père. C'est que je frémis en pensant à ce qu'aurait été la Cour de France s'il n'avait tenu qu'à la petite Souris Grise d'en saisir les rênes !

« Souris Grise » était le surnom dont cette fille indigne affublait la Reine sa mère, en secret.

- Une Cour comme celle de France ne peut tirer son éclat que d'une femme éclatante, poursuivit-elle - tandis que je la débarrassais de son corps en faille rose baleinée. Mon *Prediletto Papa* l'a bien compris, Dieu merci. Sais-tu ce que cela signifie, en italien, *prediletto* ? Bien-Aimé. Mon *Prediletto Papa*, répéta-t-elle d'une voix basse et tendre. Je crois que je suis la seule personne au monde capable de le comprendre.

Je m'insurgeai aussitôt, blessé de ce monopole qu'elle s'attribuait, fort injustement selon moi. N'étais-je pas aussi capable qu'elle de deviner le Roi, moi qui lui ressemblais tant de caractère ? Elle écarta avec dédain cette supposition ridicule.

- Vous êtes assez semblables, je le reconnais. Mais il te manque l'essentiel pour le comprendre : tu n'es pas roi.

- Lui-même ne l'est qu'à son corps défendant, protestai-je.

- A son corps défendant, certes. Mais totalement, absolument, entièrement roi, par sens du devoir et de l'honneur. Il est si scrupuleux, mon *povere papa* ! Il est roi avant d'être homme, amant... ou père. N'a-t-il pas fait casser l'élection de son cher Piron à l'Académie parce que la décence publique le lui ordonnait, alors même que l'*Ode à Priape* de ce gai poète l'avait tout bonnement fait rire, sans jamais l'offusquer ? N'a-t-il pas refusé de marier ma sœur Henriette au Duc de Chartres, qu'elle adorait, pour ne pas mettre le trône en péril ? Il pense en roi, il vit en roi, il aime en roi.

- On lui reproche plutôt le contraire, dis-je, furieux, en lui arrachant presque le premier jupon que je venais de délayer.

Ah ! On pouvait dire qu'elle avait le don de me gêner mon plaisir !

- Tu penses encore à Madame de Pompadour ?

- Elle lui impose bien des choix... et tous ses favoris.

Elle me regarda avec une telle colère dans ses yeux noirs que je crus qu'elle allait bel et bien me souffleter.

- Tu n'es qu'un âne ! s'exclama-t-elle.

Debout, en chemise, au milieu de la corolle de ses jupons, elle ressemblait à une Junon outragée.

- Dès que quelqu'un plaît à la marquise, il devient ministre, comme Monsieur de Choiseul, ou général d'armée, comme Monsieur le Prince de Soubise, sur lequel on a fait bien des chansons cinglantes depuis la défaite de Rossbach.

- Tu oublies que le prince de Soubise connaît mon père depuis l'enfance, rétorqua-t-elle. Il n'a pas attendu le fameux bal des Iffs de 1745 pour être en faveur !

- Et le Comte d'Argenson ? Et Madame d'Estrades ? Ceux qui déplaisent à la favorite sont disgraciés. Je pourrais en citer bien d'autres...

- Ils ne sont pas disgraciés parce qu'ils déplaisent à la favorite, rectifia Elisabeth, dont décidément je n'aimais pas le ton dédaigneux. Ils sont disgraciés parce qu'ils se sont joués du pouvoir royal, alors que la favorite, comme tu dis, lui est entièrement dévouée. Elle l'a assez prouvé au moment de l'alliance autrichienne. Mon père la respecte parce qu'elle est son meilleur allié et que la Cour lui doit tout son lustre. C'est pour cela qu'il disgracie ceux et celles qui ne lui marquent pas le même respect. En lui manquant d'égards à elle, on lui en manque à lui. C'est valable pour la Comtesse d'Estrades, qui se moquait pas mal de la raison d'état, tout comme pour la petite O'Morphy, qui a traité la Marquise de « vieille cocotte » - ce qui revenait à traiter mon père d'*homme à cocottes*. Quant au Comte d'Argenson, la Cour ne sait pas tout. La vérité c'est que mon père lui avait confié après l'attentat les clés de son armoire secrète à Trianon, pour le mettre à l'épreuve, et que le Comte a commis une indiscretion dont mon père s'est rendu compte... Monsieur d'Argenson ne s'en est pas vanté ensuite, bien entendu.

- Finalement, il semble que ton père te confie beaucoup de choses, dis-je. Est-ce dans ses lettres qu'il te raconte tout cela ?

- Je n'ai pas besoin qu'il me conte quoi que ce soit, fit-elle avec hauteur. Je sais qu'il raisonne en roi - et je sais raisonner en reine. C'est comme cela que je le devine, même s'il est certain que parfois il m'a livré quelques-unes de ses intentions. Il sait qu'avec moi la raison d'état est en sûreté.

Avec un soupir résigné, je me détournai afin de pêcher sur une crédence son bonnet pour la nuit ; je l'en coiffai ensuite. J'éprouvais un violent et douloureux sentiment d'échec. Si ces deux-là - ou ces trois-là, en comptant la marquise - s'entendaient si fort et se suffisaient si bien à eux-mêmes, où était ma propre place ? Or, j'étais très chatouilleux - pouvez-vous encore l'ignorer ? - en ce qui concernait mon intimité avec le Roi. Vous comprenez : je n'avais que cela. Sans lui pour me distinguer, je n'étais rien. Je lui avais voué toute mon existence, certes sans rien attendre en retour comme avantage matériel, mais j'espérais au moins une place privilégiée en son cœur. Et voilà qu'en quelques réflexions dédaigneuses Elisabeth m'avait remis à ma place, renvoyé à mon insignifiance. Je n'étais rien, rien d'autre qu'un valet masseur de pieds. L'essentiel était ailleurs. L'essentiel se passait entre le Roi et les deux Reines d'élection qu'il

s'était données, la Reine en titre ne s'avérant pas, elle, à la hauteur de sa tâche.

L'heure tardive et la fatigue aidant, sans parler de mon extrême impressionnabilité, j'eus le brusque sentiment que c'en était fini, que je n'avais jusque-là vécu que de folles illusions, que j'avais présentement tout perdu, que la terre s'ouvrait sous mes pas, etc., etc. Je tournai la tête pour dissimuler cette sottise émotion ; mais Elisabeth m'attrapa aussitôt par le menton et plongea son beau regard noir dans mes yeux verts brouillés de larmes.

- Au fond de toi, tu sens tout cela, dit-elle gentiment, mais tu ne veux pas l'admettre, parce que tu connais que c'est par là que mon père t'échappe : par son travail de roi, que tu ne peux en aucun cas partager, alors que la marquise, ou moi-même, nous y parvenons un peu. Pourtant...

Deux grosses larmes roulaient sur mes joues. Le Roi, m'échapper ! Alors que je rêvais, au fond, de la voir aussi prisonnier de ma petite personne que je l'étais de la sienne... Ceci n'arriverait jamais, me disais-je, à la fois navré et las, parvenu au bout de tout.

- Pourtant, reprit-elle, tu le possèdes en tant qu'homme, en tant que particulier, sois-en sûr, Clair... Le Prince de Soubise ou le Duc d'Ayen ne sont que des camarades pour lui... De mauvais génies aussi parfois, hélas... Il leur est attaché, il se plaît en leur compagnie, mais il ne leur ouvrira jamais tout son cœur. Tandis qu'auprès de toi, mon amour, il est comme chez lui. Enfin chez lui. Allez, viens, viens ! Couchons-nous. J'ai envie de te serrer dans mes bras.

Je fis ce qu'elle me demandait, ravalant ma peine. Elle vint en effet se presser contre moi, s'écorchant aux boutons de mon habit.

- Déshabille-toi, chuchota-t-elle. Tes culottes sont tellement serrées que je ne saurais y passer la main.

M'asseyant dans le lit, je me débarrassai en hâte de mes vêtements. A l'angoisse succédait, comme toujours chez moi, un besoin frénétique d'être consolé physiquement. Pourtant, lorsque je fus nu, Elisabeth put constater que mon membre viril était loin d'être glorieux. Elle en rit, l'impertinente, et se jeta sur moi.

Plus tard, bien plus tard (car je pris le temps de lui donner quatre bonnes preuves de ma tendresse), alors que la cire des chandelles commençait à lécher les mortiers de marbre et que je m'assoupissais doucement, pas encore très rassuré quant au sujet de notre précédente discussion, Elisabeth voulut conclure dans un sens qui m'était favorable.

- Sais-tu pourquoi tu es un bon amant ? me demanda-t-elle (question purement oratoire à laquelle je ne répondis pas). C'est parce que t'oubliant toi-même tu parviens sans peine à te mettre à la place de l'autre, à deviner, à prévenir ses désirs. Tu es si tendre, si attentionné !... Tu sais ce que m'a glissé un jour la Marquise ? Elle m'a dit que sans mon père elle n'aurait seulement jamais su ce que c'était que la tendresse. C'est une des raisons pour lesquelles je la défendrai toujours.

Je poussai un vague grognement. Encore la marquise !

- Chez toi, enchaîna-t-elle, pensive, ce don de sympathie et d'oubli de soi est une

force. Cela te rend absolument irrésistible, surtout pour nous autres femmes. Chez mon père, hélas, qui a le même don, c'est une faiblesse dont il doit constamment se garder, parce qu'il est roi. Je sais qu'il n'y arrive pas toujours. Chassez le naturel, il revient au galop ! Voilà pourquoi il attache trop de poids aux opinions qui ne sont pas les siennes : à savoir si bien se mettre à la place des gens, il ne les comprend que trop... Saisis-tu à présent ce que je voulais dire ?

Je me contentai d'opiner de la tête, tristement.

- Je ne cherche pas à souligner méchamment une distance entre lui et toi, mon amour. Je veux juste que tu cesses de le juger d'après toi-même. Son cœur est en cage, pas le tien. Tu es spontané ; à lui toute spontanéité est interdite. Parfois, quand je songe à toutes les chaînes dont il est accablé, j'ai pitié de lui. Je voudrais pouvoir les prendre à mon compte... Car moi, je n'en serais ni blessée, ni bridée. Je n'ai pas de tendresse, pas de compassion, sinon en surface. Oh ! Comme j'aimerais régner à sa place ! Le décharger de ce fardeau qu'il traîne, sans une minute de répit, depuis plus de quarante ans ! On dit que les galériens ont une fleur de lys sur l'épaule... Mon *povere papa* aussi.

- Que tu le comprennes aussi bien doit lui être d'un grand soulagement, dis-je, repris par la jalousie.

- Je voudrais que ma mère eût ressemblé à la marquise, et que je sois née garçon ! s'exclama-t-elle avec passion.

- Vous devriez marquer bien plus de respect à votre mère, Madame, fis-je avec une sincère réprobation.

Puis, m'étirant : « Je dois vous quitter ; l'aube approche. »

Elle ôta sa jambe droite qui traînait en travers des deux miennes et se retourna sur le dos, les yeux fixés au plafond.

- J'aurais aimé dormir dans tes bras, fit-elle, boudeuse.

- C'est impossible, tu le sais bien.

- Que toutes ces contraintes m'ennuient ! s'écria-t-elle. Ne pourrai-je donc jamais vivre comme je l'entends ?

- Et dire que je croyais que le métier royal était déjà bel et bien rentré dans cette jolie tête ! railai-je.

- Si j'étais reine, je saurais bien imposer mes propres règles !

- C'est du moins ce que l'on dit lorsqu'on est sans couronne, princesse. Une fois la couronne posée, on ne peut plus rien dire de semblable. N'avez-vous pas remarqué que celle de France figure assez bien une petite cage ? Sertie de gros diamants, certes... Mais une cage tout de même... Clic ! Clac ! Et l'on se retrouve avec ses pensées derrière les barreaux... Ne dirait-on pas, à m'entendre, que j'ai déjà été roi ?

Elle bascula sur le côté pour me regarder, soudain grave.

- Clair, tu es aussi mon roi. Et n'oublie pas ce que je t'ai dit : je n'aurais jamais rien su de moi, ni peut-être même de mon père, si je ne t'avais pas rencontré. Rencontré, et aimé. Embrasse-moi encore, avant de partir...

Je m'exécutai.

(à suivre)